

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÆE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Milton dictant „le Paradis Perdu” à ses filles, d'après M. Munkacsy. - Chez le Marchand de Volaille, d'après M. Karl Rhode. - Une Etoile tombée, d'après M. J. van Beers. - L'Héritière de Duivenvoorde. Le Message.

TEXTE Nos Gravures - Histoire littéraire. Ia Renaissance. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Hygiène publique. Dangers qu'offrent les Tuyaux de Plomb. - Les Suites d'un Déraillement. Le Repas magique. - L'Hirondelle et le Prisonnier. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Episode de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N° 1, à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 23.

— 9^e. A N N É E. —

12 Avril 1879.

NOS GRAVURES.

MILTON DICTANT „LE PARADIS PERDU” A SES FILLES.

Jean Milton, l'un des plus grands poètes de l'Angleterre, naquit à Londres en 1608. Jus-

qu'en 1640, il vécut retiré à la campagne, se livrant tout entier aux études littéraires. A cette époque, il prit une part active à la Révolution, en se faisant pamphlétaire religieux et politique. Il devint secrétaire d'Etat, puis secrétaire de Cromwell. Ce fut au milieu de ces travaux que Milton perdit la vue, affaiblie par les veilles.

A l'avènement de Charles II, il fut arrêté et relâché à la prière de lord Davenant, à qui il avait rendu le même service dix années auparavant.

Il se retira alors complètement de la vie politique et s'adonna tout entier à la poésie jusqu'à sa mort arrivée en 1674.



MILTON DICTANT „LE PARADIS PERDU” A SES FILLES, D'APRÈS M. MUNKACSY.

Le principal fruit de ses loisirs fut „le Paradis Perdu,” qui dans le principe fut peu favorablement accueilli par le public. Il composa ensuite „le Paradis Reconquis,” poème en quatre chants, qui fait suite au Paradis Perdu, mais

qui tomba bientôt dans l'oubli.

Le poème du „Paradis Perdu” place Milton au premier rang parmi les plus grands poètes. Comme il était aveugle, il le dicta complètement à sa femme et à ses filles.

Vous le voyez, là, assis dans son fauteuil, privé de la clarté du ciel, mais éclairé du flambeau de son génie, et occupé à composer son immortel poème. Ses filles haletantes et muettes d'admiration, n'osent bouger, de peur de le

distraire dans ses divines conceptions; l'aînée écrit, épiait du regard chaque geste et chaque mouvement de son père, et l'oreille suspendue à ses lèvres, pour ne perdre aucune de ses paroles inspirées; la plus jeune cesse son ouvrage, s'effraye presque de l'exaltation dans laquelle semble se trouver le grand poète, et cherche à comprendre ce mystique langage, encore inconnu pour elle.

Telle est la scène si bien rendue par le peintre hongrois Munkacsy, dont l'œuvre a figuré à l'Exposition de Paris et a obtenu, à juste titre, la plus haute récompense.

On dit que quand Milton avait dicté quelques pages à ses filles, celles-ci, pour reposer son esprit, lui chantaient tour-à-tour quelque vieille ballade. C'est à cette occasion que ce puissant génie composa les admirables vers dont voici une traduction :

Chantez, filles du vieux poète,
Dont la nuit a voilé les yeux;
Réveillez la harpe muette,
Chantez, vous qui voyez les cieux.

De leurs beautés toujours nouvelles,
S'enivraient mes sens éperdus :
Que votre voix me les révèle,
Puisque mes yeux les ont perdus.

Quand votre bouche enchanteuse
Soupire les premiers amours,
Un rayon de votre jeunesse
Revient caresser mes vieux jours.

Sur les poisons de ma blessure
Vos lèvres épanchent le miel ;
La voix de la vierge est si pure,
Elle est comme un écho du ciel !

Pourtant, si j'en crois ma mémoire,
Tant de grâce anime vos traits
Qu'un noble amant se ferait gloire
De mériter vos vœux secrets.

Heureux ceux qu'un hymen prospère
Doit amener à vos genoux !
Celle qui soigna son vieux père
Est fidèle à son jeune époux.

La harpe a des sons prophétiques,
J'en crois ses accents solennels ;
Vainqueurs des haines politiques,
Mes vers fleuriront immortels.

Chantez encor, votre puissance
Ravit mon génie aux enfers ;
Chantez, la grâce et l'innocence
Coulent de vos chants dans mes vers.

CHEZ LE MARCHAND DE VOLAILLES.

Les poulets de Bruxelles sont renommés dans la Belgique entière, et même à l'étranger; le poulet est le mets favori des Bruxellois, il s'en vend annuellement sur les marchés de la capitale plus de 300,000; aussi la dénomination de kiekevreters est-elle parfaitement trouvée et leur restera-t-elle toujours appliquée.

Donc, Madame, accompagnée de sa servante et de sa fille, est allée trouver un vieux marchand de volailles, depuis longtemps fournisseur de la famille, et en qui elle a pleine confiance.

On voit que le commerce va bien, signe que la marchandise est bonne, car la boutique est encombrée de toute espèce de volailles : des poulets vivants et morts, des canards, des oies, des perdreaux, etc.

Madame est occupée à examiner, à consulter la bonne... mais malheur! le poulet s'envole. Le vieux marchand n'est plus comme il y a vingt ans; l'âge est arrivé avec toutes ses infirmités, et ses mains tremblantes ont laissé échapper le beau volatile qu'il présentait à sa cliente. La petite fille s'en effraye et court se cacher derrière la servante.

Les trois femmes n'ont pas du tout l'air de vouloir venir en aide au marchand pour rattraper le fugitif; elles regardent la scène d'un air assez calme. Vont-elles donc laisser le vieux tout seul aux prises avec son poulet?

UNE ÉTOILE TOMBÉE.

Il y a deux catégories d'artistes : les uns, chéris, fêtés, choyés des grands et de la foule, recueillent faveurs et lauriers. Oh ! heureux s'ils ont assez de prévoyance pour s'assurer par leurs économies une paisible et tranquille vieillesse; mais ceux-là sont rares !

Il en est d'autres, qui ont vu cette brillante destinée qu'ils rêvaient à leurs débuts, se briser par certaines malheureuses circonstances; ou bien encore la vieillesse est venue les prendre au dépourvu, et avec elle le sombre cortège de toutes les misères humaines.

A cette dernière classe appartient cette pauvre vieille, qui a eu ses heures de gloire, qui a vu la fortune la combler de ses faveurs; qui enfin était qualifiée d'étoile, c'est tout dire.

Mais, pour elle aussi, l'âge est arrivé à pas pressés; dans l'enivrement de ses triomphes, elle a oublié de penser à l'avenir; elle a toujours rejeté loin d'elle l'idée que cette vie de splendeur et de plaisirs devait finir un jour; elle n'a pas songé qu'elle, aujourd'hui l'idole de la foule, la reine du jour, deviendrait cette vieille joueuse de harpe, que le peintre J. Van Beers a reproduite avec un réalisme frappant.

Ses doigts tremblants tirent de son instrument usé des sons quelquefois bien discordants et bien faux, et sa voix cassée répète ces couplets qui lui rappellent le temps jadis; elle s'en va ainsi de porte en porte, d'estaminet en estaminet, implorer la compassion de ceux dont elle faisait autrefois les délices et qui maintenant se détournent d'elle avec dégoût.

Il y a dans cette œuvre une leçon que nous n'avons pas besoin de faire ressortir.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

LA RENAISSANCE.

Constantinople était restée, dans les derniers temps du moyen-âge, un centre intellectuel brillant, où se cultivaient avec éclat les lettres et les arts; mais la prise de cette ville par Mahomet II, en 1453, força les artistes et les savants à quitter un séjour où le sabre régnait exclusivement, et ils se retirèrent, quelques-uns en Allemagne, la plupart en Italie, où leurs exemples et leur enseignement donnèrent lieu à ce que l'on est convenu d'appeler renaissance, quoiqu'il soit bien difficile de déterminer précisément la fin du moyen-âge et le commencement de cette renaissance.

On a comparé la société, pendant le moyen-âge, aux habitants d'une ville incendiée, dont la première idée est de profiter le mieux possible, et sans trop de réflexion, de tous les débris qui les entourent, pour se mettre à l'abri des intempéries de l'air et pourvoir aux plus pressants besoins. Tout devient bon alors, du moment que l'objet tombé sous la main se prête, par sa forme et sa matière, à l'usage passager qu'on lui destine. Une écurie épargnée par les flammes devient la retraite d'un prince, tandis que le palais, dévoré par le feu, se transforme en crèche pour les bestiaux. On n'a pas le temps de choisir, et tout ce que l'on fait se ressent du double empire du besoin et du hasard.

C'est ainsi que les choses se sont passées pendant le moyen-âge : religion, philosophie politique, commerce, sciences, lettres et arts, tout s'est senti du désordre causé par ce vaste incendie qui ruina le monde païen.

La Renaissance date du jour où l'incendie, entièrement éteint, a laissé aux hommes, revenus de leur première épouvante, la faculté de jeter les yeux sur ce qui restait du passé, pour se refaire, se reconstruire un avenir.

Dans les livres, dans les édifices, dans tous les monuments épars et mutilés de l'ancienne civilisation, on a cherché, trié, restauré tous ceux dont les parties ou le tout a pu être adapté aux usages nouveaux, aux connaissances inattendues qui se développèrent alors.

Du mélange d'admiration causée par les merveilles de la vieille civilisation, avec la nécessité de satisfaire à des besoins nouveaux, tels que

ceux de la religion chrétienne, par exemple, est née cette disposition des esprits en Europe à restaurer l'antiquité, à la prendre pour modèle, et à remettre en ordre toutes les connaissances qu'on y avait acquises, pour les souder en quelque sorte avec celles de la vie moderne dans laquelle on entrait.

Des milliers de preuves feraient éclater au besoin la vérité de cette proposition. Une seule suffira, les écrits de Dante Alighiéri.

Dante est le personnage historique qui détermine, de la manière la plus précise, la renaissance des sciences, des lettres et des arts de l'antiquité dans l'Europe moderne.

Quoique retenant encore un peu des habitudes du moyen-âge, ou comme après un incendie, „on fait flèche de tout bois,” Dante cependant, malgré son profond respect pour saint Thomas d'Aquin, saint Bernard et saint Dominique, s'orienta toujours sur les trois grandes étoiles qui le guidèrent en philosophie, en poésie, en politique, Platon, Aristote et Virgile.

Dans toutes les compositions du grand poète, on sent une admiration pleine d'enthousiasme pour l'antiquité, et le désir fort et constant de lier la philosophie du vieux monde avec la croyance du nouveau. C'est l'esprit dont il a été sans cesse animé dans ses études théologiques, lorsqu'il composait son „Banquet,” quand il inventait ses „trois Cantiques,” ou quand il écrivait le livre de la „Monarchie.” Dans la ferveur de son culte pour l'antiquité, Dante croyait continuer le grand œuvre commencé par Orphée, Trismégiste, Platon, Aristote et Virgile, et dans ces poètes philosophes, moralistes et législateurs, il trouvait tous les éléments réunis de l'ordre moral et physique, nécessaires à l'homme : d'une part, la „théologie” réglant la vie intellectuelle et contemplative; de l'autre, la „monarchie universelle,” donnant une fixité régulière à la vie physique et active.

Tel est le résumé abstrait des opinions du Dante, opinions qui, bien que modifiées tant soit peu après lui, ont cependant été adoptées et suivies par tous les hommes dont les efforts et les travaux, pendant plus de deux siècles, ont concouru en Italie, — en Toscane, et plus particulièrement à Florence, — à la renaissance des lumières et des arts.

A Dante, qui n'avait aperçu la science des anciens qu'à travers des traditions confuses ou des livres traduits de l'arabe, succèdent Pétrarque et Boccace, l'un poète enchanteur, l'autre prosateur inimitable, tous deux également passionnés pour l'étude de l'antiquité. Sans doute, ce sont les „Canzoni” de Pétrarque et les contes de Boccace qui ont perpétué la célébrité de leurs auteurs; mais on commettrait une erreur grossière et une suprême injustice, si, tout en blâmant le dernier, pour les écarts licencieux de sa plume, on ne tenait pas compte à ces deux hommes des immenses et importants travaux d'archéologie et de philologie auxquels ils se sont livrés, et du soin qu'ils ont pris de refaire en quelque sorte, l'un la langue grecque abandonnée, l'autre, la langue latine tombée au dernier degré de corruption jusqu'au commencement du XIV^e siècle.

C'est à ces deux infatigables savants que l'Europe doit une bonne partie des textes grecs et latins des auteurs de l'antiquité. Ils les ont copiés de leurs mains pour les posséder et les lire, et pour nous les transmettre; et si Florence s'est montrée fière de leur avoir donné le jour, c'est principalement pour leur science profonde comme antiquaires, comme historiens, comme philologues, comme „écrivains en langue latine,” qualités par lesquelles ils ont surpassé tous ceux de leurs savants et illustres compatriotes qui ont le plus puissamment contribué à la renaissance des lumières par l'étude de l'antiquité.

On peut considérer le grand travail de la Renaissance comme ayant eu trois phases bien distinctes : la première, répondant à la vie et à l'influence de Dante, de 1260 à 1320; la seconde, aux travaux de Pétrarque et de Boccace, de 1304 à 1375; la troisième, déterminée par les dispositions intellectuelles des Médicis et le digne usage qu'ils firent de leurs richesses; elle dura depuis 1378 jusqu'en 1531, et plus longtemps encore, puisqu'il faut y comprendre l'influence du sculpteur Michel-Ange Buonarroti, qui ne mourut qu'en 1564.

vu la plupart des voyageurs se diriger vers le seul village qui se montrât à quelque distance. Un des marchands me dit qu'il connaissait, à moins d'un quart de lieue, un hameau auquel personne ne songerait sans doute, et où par

conséquent nous trouverions à nous loger et à nous sustenter, tant bien que mal, chez une veuve vivant avec son fils, garçon d'une vingtaine d'années.

Nous arrivons au susdit hameau, bien mouillés

et bien glacés: point de feu; bien fatigués: point de lit; bon appétit, grande soif: rien à manger, et pas même de bière.

Que faire? S'affliger! Mauvais parti.

L'estomac commençait à se révolter contre



CHEZ LE MARCHAND DE VOLAILLE, D'APRÈS M. KARL RHODE.

la pénitence forcée à laquelle on l'assujettissait. Quelques œufs, un peu de lait et du pain noir devaient composer notre repas. De la paille, à peine fraîche, allait nous servir de lit. Chacun pestait contre sa destinée, les deux dames, les

marchands et l'Américain surtout; pour moi, je prenais mon parti.

Tandis que le reste de la compagnie murmurait, le rieur riait beaucoup. Puis il disparut pendant une douzaine de minutes, et, à

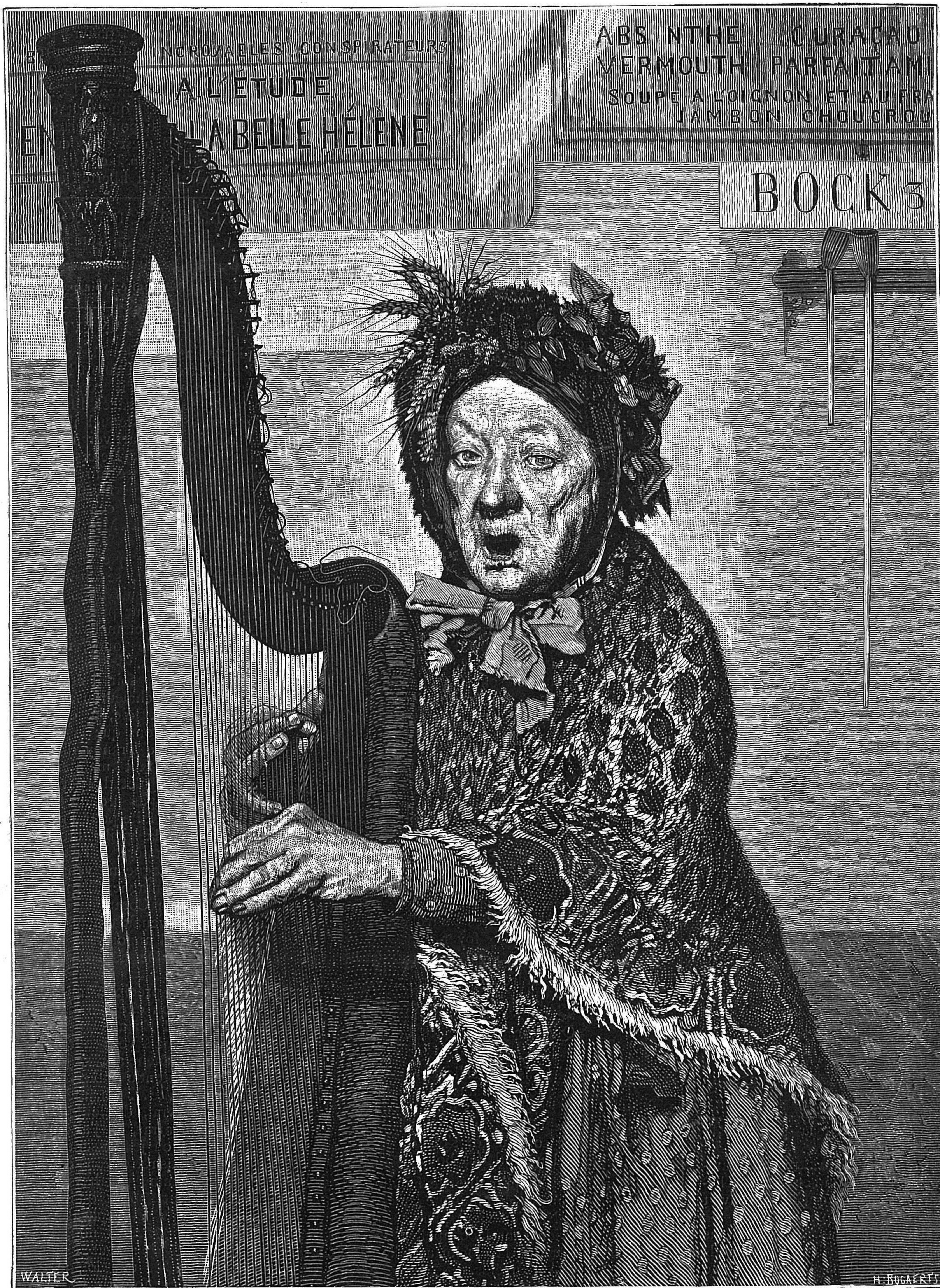
son retour, il me prit en particulier et me débita des choses que je n'écoutai guère, mon esprit étant en ce moment ailleurs.

Notre petite société, travaillée par l'inaction, mourant de froid, dans une espèce de cuisine toute enfumée, s'achemina vers la paille, qui avait été étalée pour les hommes dans une espèce de galetas, assez vaste, et qui était

surmonté par un grenier, séjour gracieux de rats et de souris. Les deux vieilles dames restèrent dans la première pièce.

Nous nous jetons sur notre paille; on éteint la lampe. Lorsque l'estomac est vide, le sommeil

ne répand pas ses pavots avec promptitude. Nous causons de choses indifférentes, le farceur et moi. Puis, il fait tomber la conversation sur les secrets de la nature, sur les grandes vertus de la magie moderne, sur le pouvoir des



UNE ÉTOILE TOMBÉE, D'APRÈS M. J. VAN BEERS.

esprits. Je combats vivement son sentiment. Il me parle des médiums, je fais l'incrédule.

— Eh! que penseriez-vous, me dit-il en feignant de baisser la voix, si, par le secours des génies qui me sont soumis, sans sortir d'ici

j'étais en état de vous offrir un très-bon souper?

— Allons donc! répondis-je; croyez, Monsieur, que, tout jeune que je suis, je ne donne pas dans ces folies, que je les mets au rang des contes de fées.

— Si j'étais sûr de votre discrétion, je vous convainrais dans l'instant.

— Pour la rareté du fait, je vous donne ma parole d'honneur de ne point divulguer votre secret. Mais, repris-je, en riant et toujours à demi bas,

il serait plaisant de bien souper tous deux, sans en faire part à notre compagnie.

— Eh bien ! soit, dit-il, vous me piquez au jeu ; peut-être, après ce que vous allez voir, ne douterez-vous plus. Heureusement que j'ai tout ce qui m'est nécessaire dans ma valise.

* *

Il avait choisi sa place près de l'entrée ; je l'entendis se lever ; il s'adressa à la porte, et, d'une voix formidable, il proféra ces paroles :

— Esprits, qui m'obéissez, vous voyez mon état, et le long jeûne auquel nous sommes condamnés. Je vous commande, par le pouvoir que j'ai sur vous, de nous faire trouver ici un repas honnête ; ne tardez pas ; je....

— Ah ! s'écrièrent les dames, dans la pièce voisine, quelle horreur ! Ils évoquent les démons pour avoir à manger.... Pour Dieu, mes chers messieurs, ayez pitié de nous....

— Faites silence, mesdames, reprit gravement notre nouveau sorcier, mon génie familier pourrait vous jouer un mauvais tour.

— Eh, quoi ! dit l'Américain, (homme qui s'était déjà révélé à nous comme très-superstitieux,) j'aurais affronté tant de tempêtes pour venir mourir de frayeur dans ce pays diabolique... Monsieur, au moins, laissez-moi sortir.... Je n'ai jamais eu la curiosité, aux Indes, d'entendre le tambour des sauvages : ce tambour qui fait des miracles, qui guérit toutes les maladies, qui fait paraître et danser les hôtes de l'enfer.... Eh ! laissez-moi m'en aller.... Je vous jure, par St-François-Xavier, le grand apôtre des Indes, par St-Nicolas, ce grand patron des matelots, de ne pas troubler votre festin....

— Si vous partez, nous partons aussi, dirent les deux marchands. Il y a des choses avec lesquelles nous n'aimons pas qu'on joue....

— Eh bien ! oui, allons-nous-en, crièrent les deux vieilles... Laissons ces messieurs et leurs diableries.

Il est à remarquer que, pendant ces propos, personne n'avait osé sortir de place.

— Je vous ai annoncé, Messieurs, dit l'évoca-teur en élevant la voix, le pouvoir que j'ai sur les esprits ; mais ce pouvoir n'est pas assez étendu pour les empêcher de vous punir de la moindre parole que vous allez proférer.... Votre salut est dans votre silence !

Personne ne souffla mot, et notre homme continua :

— Puisque tout le monde se soumet, esprits qui m'écoutez, faites votre devoir !

* *

Un bruit sourd se fit entendre ; il semblait que plusieurs personnes étaient dans le milieu de la chambre et s'occupaient à dresser une table, et le sorcier, qui semblait s'en approcher, donnait ses ordres.

— Tout est prêt, dit-il, retirez-vous, esprits... Messieurs, mettons-nous à table.

— Quoi ! dis-je, sans lumière ?

— Je n'en avais point commandé, par égard pour la compagnie, me répondit-il ; mais puisque vous le désirez....

— Eh ! non, non, mon cher Monsieur, s'écria l'Américain, je ne veux pas voir....

— Oh ! parbleu ! reprit l'inconnu en colère, voyez ou ne voyez pas, mangez ou ne mangez pas, cela m'est égal ; puisque Monsieur a du courage, nous allons voir et manger, nous.... Esprits, je vous ordonne d'éclairer ce lieu....

Et en même temps il ouvrit la porte de la chambre voisine.

A l'instant même on vit paraître deux flambeaux tombant comme du plafond et venant éclairer une table bien servie, sur laquelle se trouvait de quoi régaler amplement sept personnes.

Jamais coup d'œil ne fut plus plaisant et plus singulier. L'Américain et les deux marchands avaient la tête enfoncée dans la paille et se bouchaient les oreilles. Pour nous, que les ragoûts du diable n'intimidaient pas, nous résolûmes d'y faire honneur.

La crainte fait un effet terrible sur les sens, mais la curiosité ne les travaille pas moins. Tandis que nous réparions les effets d'une assez longue disette, les marchands et le peureux Américain risquèrent de nous regarder ; puis ils se levèrent. Les dames elles-mêmes osèrent nous rejoindre.

Ensuite on s'apprivoisa ; la terreur se dissipa,

on commença à rire. On mangea beaucoup, on but amplement ; les mets étaient assez passables, le vin avait un certain fumet....

* *

Cependant, on était extraordinairement intrigué. Comme la compagnie n'aurait pu se résoudre à supporter de nouveau l'obscurité, ni à se livrer au sommeil, on se décida à pousser le souper jusqu'au moment du départ, qui fut à cinq heures du matin.

Notre farceur avait bien daigné un moment passer pour sorcier, mais il ne prétendait pas qu'on lui attribuât gratuitement cette qualité.

Il s'excusa d'abord pour la terreur qu'il avait jetée dans les esprits. S'il les avait crus aussi impressionnables, dit-il, il n'aurait pas poussé aussi loin la plaisanterie.

— Je vous ai étonnés ; vous allez l'être bien plus, quand vous saurez que tout ce qui s'est passé n'a rien que de très-naturel. J'avais fait mes remarques sur la disposition des lieux ; j'ai communiqué mes idées à Monsieur ; son domestique et deux messagers se sont chargés d'aller à cheval, à une lieue d'ici, y chercher le souper. Vous vous êtes couchés ; nos gens, par une trappe, qui a dû servir à monter le foin, ont fait descendre tant bien que mal la table avec des cordes, les flambeaux ont été descendus de la même manière. etc.

Quelques jours après, je devais retrouver à Bruxelles l'auteur de cette ingénieuse mise en scène, dans la personne d'un prestidigitateur en renom.

PAUL DU CORTIL.

L'HIRONDELLE ET LE PRISONNIER (1).

Hirondelle gentille,
Voltigeant à la grille
Du cachot noir,
Vole, vole sans crainte ;
Aux bords de cette enceinte
J'aime à te voir,

Légère, aérienne,
Dans ta robe d'ébène,
Lorsque le vent
Soulève, sous tes plumes,
Comme un flocon d'écumes,
Ton corset blanc.

D'où viens-tu ? qui t'envoie
Porter si douce joie,
Au condamné ?
O riante compagne !
Viens-tu de la montagne
Où je suis né ?

Viens-tu de la patrie
Éloignée et chérie
Du prisonnier ?
Fée aux luisantes ailes,
Conte-moi des nouvelles
Du vieux foyer,

Dis-moi s'il est encore
Un endroit où l'Aurore,
Fille des airs,
Se mire aux larmes blanches
Qui dorment sur les branches
Des sapins verts !

Oh ! dis-moi si la mousse
Est toujours aussi douce ;
Et si parfois
Au milieu du silence
Le son du cor s'élançe
Du fond des bois.

Si quelqu'ombre de femme,
Pensive comme une âme,
Ne s'en vient plus
Prier dans la chapelle,
Lorsque la cloche appelle
A l'angélus.

Dis-moi si l'homme espère
Encor sur cette terre
Quelques beaux jours ;
Si la blanche aubépine
Au haut de la colline
Fleurit toujours.

(1) Cette perle poétique vient réellement d'un prisonnier, dont il nous est impossible de faire connaître le nom.

Si celle que j'adore
M'attend et pleure encore ;
Mais ne dis pas
Le nom chéri de celle
Que j'adore, hirondelle,
Ou parle bas....

Il pleut : — la nue est sombre ;
Le vent souffle dans l'ombre
De la prison.
Hélas ! pauvre petite,
As-tu froid ? entre vite
Au noir donjon.

Tu t'envoles !... j'y songe :
C'est que tout est mensonge,
Espoir heurté ;
Il n'est dans cette vie
Qu'un bien, digne d'envie :
La liberté !

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 175.)

XXVI.

Dans la lettre qu'il avait écrite à son complice, Alfred de Tranoy, Féréol, nous le savons, avait annoncé qu'il comptait bien pouvoir se remettre sur les traces d'Éléonore et du comte. Le monde dans lequel il avait vécu à Paris, lui offrait, pour arriver à ce résultat, de précieux auxiliaires. Deux anciens agents de la police de sûreté se mirent à l'œuvre et, dès le troisième jour, ils faisaient connaître à leur „mandataire” que ceux qu'il recherchait s'étaient installés à Meudon, dans une maison garnie.

C'était tout ce que voulait savoir Féréol.

— Maintenant, se dit-il, ils ne peuvent plus m'échapper. Je suis toujours certain de pouvoir me mettre sur leur piste. Je pourrais prolonger mon séjour ici et mettre le doigt dans l'œil à mon bâilleur de fonds, mais soyons consciencieux et partons.

Le lendemain soir il était de retour à Voltri et recevait les chaleureuses félicitations de l'ex-forçat, dont la joie, à ce sujet, lui fit faire diverses réflexions que la suite expliquera.

Un matin, de Tranoy dit à son compagnon :

— Il nous faut maintenant viser sérieusement ton gringalet de petit cousin. Jusqu'ici, ta visite n'a pas produit de résultat, et elle était pourtant faite pour l'intriguer ; mais il est probable que la vieille tante aura arrangé les choses de manière à l'empêcher de venir te voir. La montagne ne venant pas à toi, tu dois aller à la montagne, d'après le sage principe de l'auteur du Coran.

Comme il venait d'achever ces mots, le garçon de l'hôtel annonça la visite de René.

De Tranoy se hâta de gagner une chambre voisine.

Féréol se précipita au-devant du visiteur.

— Ah ! mon cher cousin, dit-il, quel bonheur de vous voir ! En arrivant ici, je me suis rendu chez vous, mais vous aurez appris sans doute qu'immédiatement après, j'ai dû m'absenter, et vous avez attendu mon retour pour venir me rendre la visite... Oh, merci, merci !

— C'est vrai, dit le jeune homme avec un certain embarras, et j'ai appris votre absence au moment où je me serais fait un plaisir... Enfin, nous nous retrouvons encore, nous, du même sang, et, comme par hasard, sur un sol étranger... Il faut avouer qu'il y a dans les destinées humaines d'inexplicables mystères.

— Mais non, mais non, interrompit Féréol, c'est un préjugé : tout est prévu ici-bas ; les événements ont une logique vraiment renversante.... Mais, foin de la philosophie et de sa logomachie.... Abordons carrément la question :

Vous devez penser de moi ce que j'en penserais à votre place, c'est-à-dire que je vous ai indignement trompé, que je suis un escroc, que je n'ai pas rempli la mission dont vous m'avez chargé ; bref, que je vous ai soutiré sept mille francs pour le plaisir... de les manger cyniquement. Eh bien ! si vous aviez cette croyance, que je trouverais fort naturelle, vous seriez pourtant injuste. Écoutez-moi

XXVII.

Et il lui raconta l'histoire dont il était venu avec de Tranoy. Il avait réellement été dans le sud de l'Italie, où se trouvaient le comte René de Rouge-Cloître et Eléonore, mais à Naples il avait été arrêté par erreur comme ayant trempé dans une conspiration en faveur de l'ancien roi et jeté dans un cachot, où on l'avait laissé languir un temps infini. A sa sortie, ceux qu'il recherchait et dont il avait eu la chance de découvrir la retraite au moment de son incarcération, avaient disparu.

— Et vous avez pu vous remettre sur leur trace ? demanda René avec anxiété.

— Permettez moi, cher cousin, de ne pas répondre à la question pour le moment, et de rester dans l'heure présente. Notre tante, une femme qui peut avoir de grandes vertus, mais ces vertus ne sont pas les miennes : passons là-dessus.... Donc, notre tante a dû vous rapporter que j'étais venu pour vous faire d'importantes révélations. Quand je dis „qu'elle a dû vous rapporter,” c'est une manière de parler, car je suis à peu près certain qu'elle a usé de dissimulation à notre égard, vu l'intérêt qu'elle croit avoir à entraver nos effusions réciproques.

— Et ces révélations, interrompit René, j'ai hâte de les connaître.

— C'est que... c'est que, fit le mauvais garnement en se frottant le front, l'absence que j'ai faite a eu des résultats qui ont tout remis en question, tout bouleversé. Et d'abord, ne croyez pas qu'il s'agisse encore pour vous de bourse délier. Non ! De l'argent que vous m'avez remis, il m'en est resté assez pour avoir pu faire cette dernière démarche, et en entreprendre d'autres encore au besoin.... Laissons donc ce point de côté. Seulement, sachez que j'ai retrouvé ma sœur à Paris, il y a quelques jours. Même j'avais découvert la retraite où elle vivait avec votre père malade... du cerveau, mais quand j'ai voulu surprendre la pie au nid, elle s'était envolée, en me laissant toutefois l'espoir de la rattraper. Telle est la situation. Croyez-moi ou ne me croyez pas, je m'en bats l'œil ; mais je n'en continuerai pas moins à poursuivre ma mission, sans qu'il en coûte rien à personne... J'insiste sur ce point.

— Ainsi, dit René, mon père serait à Paris. Oh, que je voudrais y être ! Peut-être le hasard...

— Qui vous empêche de vous y rendre ?

— Ma tante tient à rester ici.

— Allons donc ! elle fera ce que vous voudrez.

— Vous vous trompez ; mais vous pouvez me venir en aide.

— Comment ?

— Votre présence à Voltri l'offusque beaucoup, je vous le dis franchement. Il dépend de vous de l'en éloigner.

— Je ne tiens pas du tout à respirer le même air qu'elle, et je suis tout prêt...

— Voici ce qu'il faut faire : lui demander de l'argent, comme vous l'avez fait tant de fois. Si elle vous en donne, tant mieux ! mais je crois qu'elle ne voudra plus s'exposer à une nouvelle requête....

— Admirablement trouvé ! s'écria Féréol radieux. Ce que vous me proposez là est assez peu flatteur pour ma personne, mais cela peut être lucratif pour moi, et utile pour vous. Je saisis donc la balle au bond, et sous l'empire de l'enthousiasme que vous m'avez inspiré, je cours vers la douairière. Attendez-moi.

XXVIII.

Sur ces mots l'ex-marin sortit et reparut une demi-heure après, en faisant sonner son gousset.

— Maintenant, dit-il, elle quittera Voltri, je vous l'assure, car je lui ai annoncé que j'étais installé ici indéfiniment.

En effet, lorsque René rentra, il trouva sa tante en proie à la plus vive émotion. Elle lui raconta ce qui s'était passé et ajouta :

— Notre séjour en cette ville devient impossible ; je ne ferais plus désormais une heure de bien ; il nous faut donc partir au plus tôt.

— Je suis de votre avis, ma chère tante ; je considère cet être comme capable de tout à votre égard. Mais où irons-nous ? En Belgique ?

— Non, mon enfant ; si éloignés que soient

certains souvenirs, il y a bien des gens qui les ont encore présents à la mémoire... J'aurais à en souffrir, et vous aussi. Nous retournerons en Allemagne.

René joignit les mains d'un air désespéré.

— Ah, que dites-vous là, ma chère tante ! Je préférerais le Pôle-Nord à ce pays. Vous savez combien j'aime la France.

— Eh bien soit, nous irons en France, dans le midi.

— Le scélérat de Féréol nous rattapera si nous ne nous perdons dans l'immensité d'une grande ville ; il nous a découverts à Paris, mais cela a été de notre faute ; il nous serait facile désormais d'échapper à ses recherches, en nous établissant dans quelque quartier désert, ou plutôt dans les environs, à Meudon, par exemple.

— Tiens, c'est une idée, Meudon ! Eh bien, mon fils, je m'y rallie, et nous pourrons déjà partir, j'espère, dans deux ou trois jours.

Le jeune comte alla immédiatement annoncer la nouvelle à Féréol.

Lorsqu'il fut sorti, de Tranoy, qui avait tout écouté, s'écria :

— Maître Satan n'aurait pu mieux arranger les choses pour favoriser deux de ses serviteurs... Voyons, saisis-tu mon idée ?

— A demi, là ; explique-toi.

— A moins que le susdit Satan ne change de tactique, le père et le fils vont se retrouver... et alors... tu comprends ?...

— Pas trop.

— Eh bien, fit l'ex-forçat, avec un sourire sinistre, unis dans la vie... parisienne, ils peuvent l'être dans une mort accidentelle... Et, encore une fois, tu hérites de la moitié de leur fortune.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE V. — LE MESSAGE.

Il est réellement peu galant de notre part de rester si longtemps sans nous occuper de damoiselle Aleidis de Duivenvoorde, que nous n'avons fait qu'entrevoir jusqu'ici. Hâtons-nous de réparer nos torts à son égard, et ramenons nos lecteurs au château de Stryen.

Il est neuf heures du matin, et comme nous sommes au mois de janvier et que le ciel est chargé de nuages, il règne encore une demi-obscurité dans la chambre où la jeune fille se trouve, en compagnie d'une de ses suivantes. Malgré l'heure matinale, sa toilette est déjà achevée, et quoique la robe de baragan vert, qui fait le fond de son costume, soit d'une extrême simplicité, elle la porte avec autant de noblesse et de grâce que la brillante et luxueuse toilette dont nous l'avons vue revêtue le jour de la chasse au sanglier.

Placée près de sa fenêtre, elle regarde d'un œil distrait les nuages vagabonder dans les airs ; mais sa pensée semble ailleurs. Sa jeune compagne, à peu près du même âge qu'elle, est occupée à disposer activement les apprêts du déjeuner de sa maîtresse. Cette dernière paraît avoir pleuré et, de temps en temps, elle rapproche davantage la tête de la fenêtre, comme pour cacher les deux larmes qui perlent à ses paupières.

La cause de cette tristesse n'est pas difficile à deviner. Son père, qu'elle aime tant, vient d'être subitement appelé à la cour de Hollande, et il est probable que son absence se prolongera plusieurs semaines, des mois peut-être.

La voilà donc condamnée à la solitude, comme une orpheline, dans un vaste château bien sombre et bien triste, pendant la saison d'hiver.

Mais lorsque l'on considère plus attentivement le visage de la jeune fille, il est facile de voir que ce n'est pas un chagrin momentané qui a pu changer ainsi ces traits, naguère remplis de tant de calme et d'insouciance, aujourd'hui pâles et amaigris.

Un si grand changement doit provenir d'une autre cause, et la blessure faite à ce cœur doit être bien profonde, car de temps en temps la jeune suivante, qui reste silencieuse

comme sa maîtresse, jette sur celle-ci un regard plein de tristesse et murmure, en secouant la tête :

— Pauvre demoiselle ! ce chagrin qui la mine depuis tant de jours, finira par la conduire au tombeau !

Entretiens, elle continuait les apprêts du déjeuner.

— Mademoiselle, dit-elle alors, heureuse de rompre un silence qui lui pesait, le déjeuner est prêt : si vous vouliez vous mettre à table.

— Je viens, ma bonne Rica, quoique je ne me sente aucun appétit ce matin.

— Voilà déjà quatre semaines que vous répétez ces paroles ; bientôt vous ne pourrez plus vous soutenir.

— Sois tranquille, cela passera.

Ce disant, Aleidis se mit à table, mais au bout de quelques minutes, elle se leva, ayant à peine touché à l'excellent déjeuner de Rica.

Elle retourna à la place qu'elle occupait près de la fenêtre, et ses regards se perdirent de nouveau dans la direction d'Oosterhout.

Elle semblait attendre quelqu'un, mais ce quelqu'un ne venait pas. Elle prit alors un travail de tapisserie commencé, et se mit à l'œuvre, non sans lever de temps en temps la tête pour regarder la campagne, au travers des petits châssis de plomb.

L'ouvrage qui occupait ainsi ses doigts plutôt que son esprit, était une magnifique bannière représentant, sur un fond d'azur, l'image de la Mère de Dieu, et destinée à la chartreuse du Mont Ste-Gertrude, célèbre abbaye, fondée par ses ancêtres. La jeune suivante l'aidait en assortissant les fils de soie de différentes couleurs et les perles dont elle avait besoin.

Aleidis, interrompant son travail, releva la tête, et s'adressant à sa compagne :

— Dites-moi, Rica, demanda-t-elle, n'a-t-on encore rien appris au sujet du chevalier Herman de Stryen, le vassal de mon père ?...

— Si je n'avais craint, damoiselle, de vous interrompre dans vos occupations, je vous aurais déjà communiqué ce que j'ai appris ce matin par le portier du château, répondit la jeune fille en hésitant un peu. C'est-à-dire que Herman serait indisposé depuis plusieurs semaines.

Cette nouvelle répandit tout-à-coup une vive rougeur sur le teint pâle de la châtelaine, et il y avait certainement plus de joie que de tristesse dans l'exclamation suivante :

— Serait-ce bien possible !

Reprimant ce mouvement involontaire, elle continua d'un ton presque indifférent :

— Si cela est, il faut espérer qu'il se rétablira bientôt. C'est le vassal le plus fidèle de mon père, qui en fait beaucoup de cas.

Après un court silence, elle reprit :

— Donne-moi mon manteau, Rica, je vais faire un tour de promenade dans le parc.

— Mais, damoiselle, il fait excessivement froid, et le vent souffle avec violence,

— L'air vif du matin me fera du bien : j'étouffe dans cette sombre chambre.

— Comment ! vous vous sentiriez mal ?... attendez au moins que le soleil ait percé les nuages.

— Oh, le soleil ! voilà bien longtemps qu'il ne faut plus compter sur lui ; d'ailleurs, je me sens beaucoup mieux aujourd'hui. Voyons, rends-toi à mon désir.

La soubrette comprit qu'il n'y avait plus d'objections à faire, et tout en secouant la tête tristement, elle se mit en devoir d'envelopper sa maîtresse dans une chaude pelisse.

Elle-même faisait ses préparatifs pour accompagner Aleidis, lorsque cette dernière lui dit :

— Je tiens à sortir seule ce matin, Rica ; attends-moi ici ; dans une heure je serai de retour.

La jeune châtelaine sortit du château, et s'engagea à pas lents dans la drève.

Ce que la fidèle Rica avait dit du temps, n'était pas exagéré ; il faisait un froid de loup, et le vent d'Est soufflait impétueusement. Mais Aleidis ne semblait pas s'en apercevoir ; elle continuait bravement sa promenade solitaire, en s'arrêtant de temps en temps, soit devant un arbre, soit devant un parterre dégarni de ses fleurs, et alors un profond soupir sortait de sa poitrine.

C'est que tout dans ces lieux lui rappelait les souvenirs de son enfance ; souvenirs dans lesquels Herman de Stryen occupait une si grande place.

Elle se mit alors à songer au jeune homme,

à sa belle prestance, à ses nobles qualités, à sa valeur et à ses vertus chevaleresques; elle se reprochait en même temps la froideur et l'indifférence que, depuis quelques années, elle avait feintes envers lui, et il lui semblait qu'elle avait dépassé à son égard la réserve naturelle que doit toujours conserver une jeune fille bien née.

Aleidis avait un cœur excellent, et se montrait affable envers tous; une personne cependant, parmi celles qui fréquentaient son entourage, lui inspirait une certaine répulsion, presque de la haine.

Cette personne, c'était Floris Halvenaar.

Chaque fois qu'elle le rencontrait au château, elle se sentait prise à sa vue d'un profond dégoût, mêlé d'un sentiment de secrète terreur; et pourtant la politesse lui ordonnait de cacher ces sentiments.

Était-il donc étonnant qu'elle eût rougi d'indignation lorsque, lors du départ pour la mémorable chasse, le beau chevalier l'avait abordée d'une façon plus que familière? Était-il étonnant qu'elle eût pâli, lorsqu'elle avait appris que son sauveur était Herman de Stryen et non ce Floris Halvenaar, qu'elle détestait du fond de son cœur, au point qu'elle eût préféré périr sous les dents du sanglier que de lui devoir la vie.

Puis, elle se rappelait le festin qui avait suivi la partie de chasse, la présence de Herman à la table d'honneur à côté d'elle, les louanges que tous, et surtout son père, prodiguaient au jeune homme, et les aimables attentions qu'il n'avait cessé d'avoir pour elle pendant tout le temps du repas.

Mais depuis ce jour si mémorable à tant de titres, que de déceptions! Elle n'avait plus revu l'ombre de son sauveur, plus reçu la moindre nouvelle à son sujet. Comment expliquer cette étrange conduite? S'était-elle trompée sur les sentiments qu'il avait pour elle? ou bien une indifférence inexplicable avait-elle tout-à-coup succédé à son amour?

Tout en faisant ces réflexions, elle visitait un à un tous les endroits du parc qui lui rappelaient Herman. La vue de ces lieux où elle avait passé de si douces heures avec le compagnon de son enfance, agissait puissamment sur son esprit; de profonds soupirs soulevaient sa poitrine au souvenir de son bonheur passé.

Et cependant pourquoi désespérait-elle? Ne se trompait-elle pas au sujet de Herman? Le bruit qu'on venait de lui rapporter ne pouvait-il être vrai? Mais alors il eût du lui faire part de sa maladie....

Ainsi partagée entre la crainte et l'espoir, elle reprit le chemin du château.

L'heure qu'elle avait fixée pour son retour était déjà passée depuis longtemps; elle pressa le pas. Vers le milieu de l'allée de chênes elle rencontra la jeune suivante qui venait au-devant d'elle et paraissait inquiète. Aleidis s'informa aussitôt du motif qui avait poussé Rica à venir à sa rencontre. Avait-elle quelque chose de pressant à lui communiquer?

— En effet, damoiselle, répondit la fillette, il vient d'arriver au château un messenger qui désire s'entretenir avec vous sans retard.

— Un messenger! et dans quel but?

— Il a une lettre pour vous et est chargé de vous la remettre en mains propres.

— Une lettre, Rica! et tu ne sais pas de qui elle peut venir?

Mais Rica ne pouvait donner à sa maîtresse aucun renseignement à ce sujet, le messenger ayant observé le silence le plus complet.

— Une lettre de lui, de Herman de Stryen! murmura la jeune fille en hâtant le pas; mon pressentiment me le dit.

Quelques minutes après, elle rentrait au château.

— Où se trouve le messenger? demanda-t-elle avec précipitation.

— A l'office, où il est occupé à se reconforter.

— Bien, fais-le entrer immédiatement.

Un instant après, le messenger se présentait devant la jeune châtelaine, et tirant d'un portefeuille en cuir de cordoue richement ouvragé une lettre scellée, il la présenta à la jeune fille, en s'inclinant profondément devant elle.

Elle prit fiévreusement la lettre des mains du messenger, et jeta rapidement un coup-d'œil sur l'adresse.

L'écriture lui était inconnue.

Pourtant, elle craignait de mettre fin à l'in-

promettait gravement la belle récompense qu'il attendait.

Restée seule, la jeune fille se rejeta en arrière dans son fauteuil. Quelle déception! Elle espérait recevoir enfin des nouvelles de son compagnon d'enfance, et non-seulement cet espoir lui échappait, mais, pour comble d'amertume, elle tenait dans ses doigts crispés une lettre du seul homme qu'elle haïssait, de l'infâme Halvenaar. Cette lettre lui brûlait la main, un instant elle eut l'idée de la jeter au feu, sans l'ouvrir; mais comme elle devait en tout cas donner une réponse, et que peut-être l'écrit n'était pas tel qu'elle se l'imaginait, elle se décida enfin à briser le cachet et à jeter les yeux sur le contenu.

Pendant quelques instants, elle resta les regards fixés sur ces lettres qui, écrites cependant avec beaucoup d'art, lui paraissaient comme autant de monstres difformes et horribles qui grimaçaient devant elle.

Lorsqu'enfin elle eut achevé la répugnante lecture; lorsqu'elle eut vu combien l'auteur de cette missive s'attachait à mettre en relief sa puissance, ses richesses et la gloire de son nom, comme s'il voulait lui offrir toutes ces choses pour prix de sa liberté; lorsqu'elle eut fini de lire ces lignes, dans lesquelles l'impudent chevalier osait lui parler de l'amour qu'il ressentait pour elle, le rouge de la honte et de l'indignation lui monta au visage.

Elle eut d'abord l'idée de ne répondre à ces impertinences que par un dédaigneux silence; mais elle se dit que Halvenaar annonçait sa visite pour le lendemain, et c'est ce qu'elle voulait éviter à tout prix.

Il fallait donc se décider à prendre la plume; mais l'affaire était importante, et une réponse était chose difficile.

Avait-elle le droit de se montrer offensée? La démarche dont elle était l'objet, était certes impudente, mais n'était pas un crime. N'était-il point de son devoir de jeune fille noble de ne pas se montrer trop dure envers cet homme, qu'elle haïssait, il est vrai, mais sans avoir cependant de raisons pour cela.

Après avoir considéré toutes ces choses, elle se décida à écrire ce qui suit:

Sire chevalier,

Votre missive m'a étonnée et attristée tout à la fois: étonnée, parce que je ne m'attendais pas à pareil langage; attristée, parce que je me vois dans l'obligation de vous enlever tout espoir, quant à l'accomplissement de vos vœux.

Le sentiment de l'honneur et du devoir chevaleresque vous fera sentir, je pense, que dans ces circonstances je ne puis plus vous recevoir dans le château de mon père, aussi longtemps que ce dernier, qui est appelé à la cour de Hollande, restera absent.

Il vaudrait mieux, dans l'intérêt de notre tranquillité commune, que jamais nous ne soyons plus en présence l'un de l'autre.

J'espère, seigneur chevalier, que vous m'aurez bientôt oubliée.

ALEIDIS DE DUIVENVOORDE.

Après avoir écrit ces lignes, la jeune châtelaine s'empressa de plier le parchemin, de le fermer de son cachet et d'y mettre l'adresse, comme si elle avait voulu se débarrasser promptement d'une tâche qui lui pesait.

Ces préparatifs terminés, elle remit la réponse à sa suivante, en la chargeant de la transmettre au messenger de Floris Halvenaar; après quoi, de plus en plus émue, elle tomba au pied du crucifix d'argent qui ornait sa chambrette.

(A continuer.)



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Ses mains tremblèrent tellement que la lettre s'en échappa.

créduité dans laquelle elle se trouvait et elle hésitait à poser quelque question au valet qui, de son côté, semblait attendre qu'on l'interrogeât.

Enfin elle lui demanda:

— Avez-vous encore quelqu'autre message à me transmettre?

— Mon illustre maître et seigneur Floris Halvenaar, joint à cette lettre l'expression de ses sentiments les plus respectueux pour la noble damoiselle Aleidis de Duivenvoorde.

Le visage de la jeune fille, jusque-là pâle d'anxiété, se couvrit tout-à-coup d'une vive rougeur; ses mains tremblèrent tellement que la lettre s'en échappa.

Sortant enfin de sa stupeur, elle reprit assez d'empire sur elle-même pour montrer d'un geste impérieux la porte au messenger de malheur, en lui disant:

— Allez, retournez à la cuisine et attendez-y mes ordres.

L'émissaire de Halvenaar s'éloigna en murmurant, car une réception si peu cordiale com-